

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 15 (1947)
Heft: 5

Artikel: Le voyage à Milan
Autor: Rheiner, Rudolf
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-568280>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Voyage à Milan

(par Rudolf Rheiner, traduction de Jean Delaroche)

Le train, enfin, s'engouffra dans le tunnel.

Hugo éprouvait alors cette même joie pécheresse qu'il avait jadis, quand il échappait, en se réfugiant dans un vieux tonneau où s'accumulaient parfois les eaux du ciel, à la férule vengeresse de sa tante Henriette. Il fuyait, aujourd'hui encore, une nouvelle fois, sa tante si sage et les éternelles antennes de ses questions et de ses admonestations: „Quand rentreras-tu? — A quelle heure faut-il te réveiller? — Ferme la porte doucement, pour ne pas déranger Mopsi! — Et ne remue pas toujours dans ton lit, à faire trembler les parois, comme si tu étais à la veille de ton mariage! — Du reste, tu ne m'as pas encore présenté ta fiancée!“ — Ah! Tante Henriette savait s'y prendre, par ses pointes, ses interventions insidieuses, ses encouragements, quand elle parlait de l'hymen, dont elle n'avait d'ailleurs jamais connu les douceurs, mais qu'elle escomptait bien, pour son neveu, sans que la fortune familiale en dût souffrir... Elle avait déjà pris de bons renseignements...

Toutefois, elle n'était pas parvenue à voir bien clair dans les inclinaisons du jeune homme... „Dieu soit loué!“ murmurait Hugo, chaque fois qu'il rendait à la liberté, par l'escalier de derrière la maison, un nouveau compagnon de sa solitude nocturne! Une seule fois, -- il s'en souviendra! -- Mopsi (ce roquet avait décidément la vie aussi dure que celle de sa maîtresse!) avait fait un tintamarre de tous les diables, lorsque, dans la ferveur de l'adieu, Noldi, le beau skieur bronzé, avait laissé choir bruyamment ses gros souliers. Cela passa en tempête, dégringolant les douze degrés, effleurant la porte de l'honorale et vertueuse Henriette de Cherbouillez... Le loquet du verrou grinça, le battant s'ouvrit, un saut de cabri pardessus la balustrade, dans la neige... Quel bonheur que, chaque soir, Hugo ménageait le passage qu'empruntaient les commissionnaires! Et ce fut tout à coup Henriette, en chemise de batiste, et toute couronnée de boucles et de papillotes, qui surgit, telle Némésis vengeresse, dans le cadre du chambranle... et son neveu, aux vacillants genoux, à mi-escaliers: „Ca ne peut être qu'un voleur! balbutia-t-il. — Espérons; Arrange-toi avec la police! — Moi? — Mais naturellement! N'es-tu pas le seul homme ici? Mopsi, n'aie pas peur, viens seulement dans le lit de ta mémère!“ Voilà bien sa tante! Il dut recourir à l'appel fictif de la police; fit venir plutôt un agent de la „Securitas“, en uniforme, pour les constatations d'usage. Grâce au Ciel, Tante Henriette ne s'y connaissait guère, en matière de livrées policières! La diplomatie aidant, l'affaire fut étouffée. Mais désormais, la dame de céans ne tint plus la police qu'en bien maigre estime et s'assura qu'il lui incombaît à elle, Henriette, de veiller à la sécurité nocturne de la villa de l'Utoquai. Mais, comme la vieille fille s'endormait, chaque soir, à dix heures, du sommeil du juste, chacun finalement y trouvait son compte. Hugo, toujours est-il, avait déjà quarante-cinq ans bien sonnés, ce qui se marquait par des tempes grisonnantes,

dignes garanties de plus nombreuses chances de succès, dans l'aventure.

Et lorsqu'il revit le jour, à l'autre bout du Gothard, comme autrefois Jonas, au sortir de la baleine, lorsque apparurent les premières maisonnettes tessinoises et les petits ponts de pierre, il sentit que, malgré la neige, c'était déjà le sud, plus clair et plus aimable, qui l'entourait. Il s'étendit à son aise, appuyé à son dossier, et se laissa descendre la vallée, les yeux mi-clos, oubliant peu à peu ses souvenirs, bercé par le rythme du wagon.

Après bien des années, il regagnait pour la première fois l'Italie. Il avait bien plus d'une raison de franchir à nouveau cette frontière. Nous en connaissons une, tout au moins, et nous ne nous y arrêterons pas ici; car, de tout temps, les villes de la péninsule furent, à cet égard, un paradis. Quant à l'une des autres, elle était plus ou moins avouable; mais, au reste, elle s'était généralisée, et ceux au moins qui avaient de la chance l'invoquaient officieusement! Ne fallait-il pas tenter cette hétaire de fortune... ou bien rester au pays et s'y nourrir honnêtement? Il s'accordait des vacances. Et c'est la doublure de son manteau bien capitonnée de billets bigarrés, légalement prélevés sur son compte, qu'il s'échappait du donjon où l'austère Mademoiselle de Cherbouillez régnait en maîtresse. Hélàs, il n'avait devant lui qu'une semaine de congé, car des obligations plus ou moins agréables l'attendaient à son retour. Mais, pensait-il, en huit jours, il peut se passer bien des choses!

A la douane de Chiasso, notre voyageur passa d'un agent à l'autre jusqu'à un policier qui portait si superbement son teigneux uniforme et avait une façon si personnelle de ne clore qu'à demi ses lèvres pleines, soulignées par l'étroite moustache, que Hugo se demanda sérieusement s'il ne devait pas s'arrêter quelques heures à cette frontière fascinante. Mais le jeu valait-il la chandelle? N'entendait-il pas encore les recommandations de ses amis venus l'accompagner à la gare de Zurich: „Ne tombe pas sur le premier venu! Ne perds pas la raison, fais attention, dans tous les cas!“ C'était presque des voix semblables à celle de Tante Henriette!

— Non, il fallait poursuivre le voyage. A travers la plaine, il se rendit dans cet endroit plus ou moins secret du wagon que même les reines gagnent seules; il y décousit la doublure de son manteau, disposa les billets inaccoutumés, aux belles couleurs, dans sa valise, un peu petite et voyante pour un monsieur, referma la doublure et prit, satisfait, ce sourire impénétrable et profond des femmes de la Renaissance, dont les profils félin ornent les musées italiens. Devant ses yeux défilaient lentement, pleines d'un charme indomptable, les images qu'il connaissait bien et qu'il aimait: celles des „lazzaroni“ des ruelles méridionales. Mais voici que par-dessus la vaporeuse brume de la plaine lombarde se devinait la silhouette du Dôme, c'était Milan!

Quelle atmosphère retrouvée! En dépit des cahots de la voiture, des courants d'air, quel plaisir de regarder du coin de l'oeil ces conducteurs! Quelle aimable négligence, quel jeu de leurs mains, quelles oeillades qui semblent dire: aujourd'hui, pourquoi pas? Hugo

nageait dans la félicité, quand les roues grinçantes s'arrêtèrent dans la grande gare... Qu'il aima, tout de suite, ces cris des porteurs, ces appels, ces vagues de langage coloré qui déferlaient les unes sur les autres et résonnaient dans ce branle-bas de paroles, comme des accents mélodiques! Il fut, un seul instant, pris d'une peur panique: là-bas, tout là-bas, une dame grisonnante brandissait une canne en criant comme une possédée: „Ugo, Ugo!“ Mais aussitôt quelqu'un se suspendait à son cou. —

Hugo sortit sur la place, résolu à s'orienter, tout d'abord, en toute tranquillité, car, depuis sept ans... „Signore, prego!“ les mots retentirent comme l'orgue dans une chapelle et force fut à la tête de se retourner. Il eut pu se produire qu'au même instant notre voyageur tombât foudroyé à terre, si cela avait été convenable. Mais, même dans les villes du sud, ces choses-là ne sont guère décentes, et c'est pourquoi Hugo préféra attendre, de pied ferme, quasi en extase, ce que le Destin allait lui dicter. Car, comment douter que c'était bien le Destin qu'il rencontrait, dès les premiers pas sur le chemin de la liberté, à moins d'avoir été aveuglé par les dieux? Et ces dieux les lui avaient bien ouverts, depuis longtemps déjà, ses yeux à lui! Un visage ocré, de marbre luisant, les arcades sourcillières aussi parfaites que la colonnade du Dôme; les yeux, des poignards obscurs, qui, à chaque regard, blessent plus délicieusement; et, par dessus les lèvres humides, un léger duvet noir... N'était-ce pas un péché de laisser „cela“ rôder à sa guise? Et sur cette tête trônait une casquette déchirée; il faudrait immédiatement aller en acheter une neuve, n'avait-il pas maintenant -- c'est juste, il devait encore changer de l'argent! „Signor Svizzero, darf ich tragen bagaglio?“ Non, pour l'amour de Dieu! Tenir sa raison à deux mains, aussi longtemps qu'elles restaient libres! Non, rien à porter; mais l'inconnu pourrait bien lui indiquer le chemin d'une banque. „Subito, Signore, andiamo!“ Et l'écrin de la bouche s'entr'ouvrit sur les perles des dents, en un sourire si enchanteur, qu'une statue de bronze elle-même, en cet instant, se fût fondu! Le premier paquet de cigarettes changea de propriétaire. Et la gorge d'Angelo (il ne pouvait s'appeler autrement!) roucoula tant et si bien que la banque se trouva bientôt là.

Lorsque Hugo en ressortit, la petite valise était plus lourde, et les zéros, s'ajoutant aux chiffres primitifs, avaient crû au centuple. Et l'heureux voyageur, descendant l'escalier, imprimait à son corps ce déhanchement vainqueur que dut prendre la reine Cléopâtre, en s'approchant du souriant Marc-Antoine. Angelo, à son tour, souriait. Si nous en avions été les témoins, ce sourire nous eût paru assez suspect, comme à Tante Henriette, naturellement. Mais cet imperceptible changement sur la face d'Angelo, qui devait annoncer la suite de l'histoire, Hugo n'eut pas le temps de le définir assez tôt, ni suffisamment. Angelo reçut d'emblée sa nouvelle casquette, à quoi suffit encore ce que recelait le portefeuille du „Svizzero“. L'Italien rayonnait et s'acquittait au mieux de ses fonctions de cicerone. Il eut même à tenir à la main, quelques secondes seulement, la petite valise -- bien petite et trop voyante, décidément, pour un monsieur! —

pendant que Hugo sortait quelque chose de son portefeuille. Angelo la rendit, bien docile, et ses regards, ces vagues d'ébène, qui ne blessent que pour faire vivre plus délicieusement encore, invitèrent le Suisse à examiner l'étoffe, à la manche. Elle se révéla bien pauvre, mais ce qu'elle cachait, d'autant plus prometteur; et il ne pouvait être question de ne pas confier la petite valise à ce bras musclé. Quoi de plus naturel qu'on s'enquît d'un hôtel, où l'on pourrait se restaurer ensemble et aussi se reposer un peu? Le mieux à faire, c'est de téléphoner, de la première cabine, sans plus tarder. Et c'est alors que, pour la première fois, Angelo fut prié — ch, combien gentiment —, de se charger de la précieuse mallette.

Il attendait tranquille devant l'édicule, les yeux toujours fixés sur Hugo: il n'y avait donc aucun danger. Les ombres du crépuscule tombaient peu à peu sur le va-et-vien des rues. Déjà un autre lazzerone s'était approché d'Angelo et nous aurions, avec Tante Henriette, saisi un clignement d'yeux. Mais Hugo ne pouvait voir, lui, que la face de marbre ocre et la stature angélique de son guide. Trois hôtels, déjà, étaient occupés jusqu'à la dernière chambre, il fallait chercher plus loin. Angelo, serrant le coffret entre ses genoux, s'apprêtait à fumer une autre cigarette, profitant de cette aubaine: du bon tabac suisse! La première allumette échoua, la seconde aussi. Il faudrait bien que Hugo lui achetât un briquet convenable. Hugo appella un quatrième hôtel. Mais, cette fois, il n'attendit pas la réponse. Car la place, sur laquelle Angelo avait fait l'essai de sa troisième allumette, cette place... était vide! Hugo se précipita à droite, puis à gauche, heurtant les passants, ouvrant bouche et yeux béants, à la recherche du disparu, dans toutes les directions, revenant sur ses pas jusqu'à ce qu'il fît nuit tout à fait, et que la faim le contraignît à s'asseoir à la table d'un hôtel tenu par un Suisse, où il commanda un modeste souper. Après quoi, il ne lui restait plus qu'à demander à parler au „Chef“, entre quatre-s-yeux.

Par bonheur, il le connaissait depuis le temps d'autrefois. Et quelle chance inespérée d'avoir laissé dans le portefeuille le billet de chemin de fer qui, le lendemain allait lui permettre de regagner Zurich. Pauvre? certes, il ne l'était pas. Mais, après ce qui était arrivé il ne lui restait pas autre chose à faire. Ou bien, devait-il appeler ses amis de Milan, avec trente-cinq francs suisses en poche et un billet de retour pour Zurich? On ne venait pourtant plus à Milan que pour affaires, ou bien? Cet „ou bien?“ lui échappait; et les affaires, eh bien, elles appartenaient maintenant à ceux qui convertissaient les six millions de lires en d'autres papiers, en d'autres valeurs, en vêtements et en fourrures... Il se figurait les traits sous lesquels Angelo, plus tard, lui apparaîtrait peut-être: un commerçant soigné qui le recevrait dans quelque rue, s'enquérant de ses désirs, dans un maison dont la petite valise aura permis l'assainissement, cette petite valise, si petite et si coquette... Ou bien, le reverrait-il en lazzerone, plus âgé, d'un marbre moins pur, quoique toujours beau et gracieux, et capable de faire perdre la raison, même à celui qui la tiendrait à deux mains?...

Lorsque l'express repassa le Gothard, la baleine rouvrit son ventre,

et Jonas Hugo reprit le chemin du donjon de sa tante. Il ne pouvait se faire voir à ses amis avant la fin de la semaine suivante, cela serait facile. Mais qu'allait-il devoir raconter à l'honorables et vertueuses Mademoiselle Henriette de Cherbouillez, s'il rentrait si pré-maturément, sans collier de perles, sans bracelet incrusté, sans la quittance du paiement à l'avance des frais d'hôtel de premier rang que Hugo devait lui présenter, aussitôt que les frontières se rouvriraient? Et que dirait sa tante, s'il ne rentrait pas à son travail ces prochains jours? „Au bureau, ou va-t-en!“ Il connaissait ces paroles tutélaires, et le principe qu'elles exprimaient, même s'il fallait appeler ainsi une tenacité vieille d'une génération, lui avait aidé à supporter la lourde perte....

Oui, la tête lui tourbillonnait comme la Chute du Rhin à la fonte des neiges. Il se sentait tout à coup si petit; il éprouvait le besoin d'un compagnon, même si celui-ci n'avait, sur son visage, ni arcades sourcilières romanes, ni teint marmoréen. Il téléphonera, ce soir même à Noldi, qui n'est que brûlé du soleil, sain et joyeux. Il répondra à son désir et l'accompagnera samedi et dimanche à Arosa. Et si Noldi n'a pas les lèvres humides et sans cesse entr'ouvertes, il a trouvé, lui, Hugo, dans ses bras, autre chose que le simple contact de deux corps qui se réclament. Et surtout: c'est un chic type, un bon camarade, propre et loyal, et le portefeuille de Hugo n'intéresse pas du tout Noldi. Il faut prendre la vie de ce côté, et peut-être n'est-ce pas faire fausse route....

Et le train se rangea, lentement, le long du quai de la gare...

Une lettre d'Emile Zola

„La lettre que nous reproduisons ci-après a été publiée à titre de préface dans l'ouvrage scientifique „Invertis et homosexuels“, écrit par le Dr. G. Saint-Paul. Elle date de 1895 et donne une nouvelle preuve du sens de justice tant développé chez Zola, ainsi que de son courage personnel. Car à cette époque-là, la défense de „notre milieu“ n'augmentait guère la popularité d'un écrivain“.

(„Invertis et homosexuels“, paru chez Vigot Frères, Editeurs, 23, Rue de l'Ecole-de-Médecine, Paris.)

Mon cher Docteur,

Je ne trouve aucun mal, au contraire, à ce que vous publiez le „Roman d'un inverti“, et je suis très heureux que vous puissiez faire, à titre de savant, ce qu'un simple écrivain comme moi n'a point osé.

Lorsque j'ai reçu il y a des années déjà, ce document si curieux, j'ai été frappé du grand intérêt physiologique et social qu'il offrait. Il me toucha par sa sincérité absolue, car on y sent la flamme, je dirai presque l'éloquence de la vérité. Songez que le jeune homme qui se confesse, écrit ici une langue qui n'est pas la sienne; et dites-moi s'il n'arrive point, en certains passages, au style ému des sentiments profondément éprouvés et traduits?